HARANGUE DE LA NATION A TOUS LES CITOYENS,

SUR LA NÉCESSITÉ DES CONTRIBUTIONS PATRIOTIQUES.

Par M. CÉRUTTI.



1789.

PRÉFACE.

On reproche à mes Écrits un luxe d'images dont je ne puis me défendre ni me repentir. Ce n'est pas que j'ambitionne un ſtyle magnifique & brillant ; mais je traite des ſujets qui parlent à mon imagination : il faut bien qu'elle réponde. Malheur à elle ſi elle demeuroit muette & inſenſible !

Newton devient poëte, diſoit d'Alembert, toutes les fois qu'il raiſonne ſur la nature, ſur le temps, ſur l'eſpace. Le même d'Alembert cependant blâmoit dans Buffon ce qu'il admiroit dans le géometre Anglois : c'eſt qu'il étoit géometre lui-même, & non naturaliſte. Il étoit indulgent pour ſon art, & ſévere pour celui qui n'étoit pas le ſien. L'eſprit géométrique qui meſure l'univers, ne meſure pas auſſi-bien ſes rivaux.

Je ſuis bien loin de vouloir m'aſſimiler à ces hommes ſublimes : j'aime ſeulement à m'agrandir comme eux devant les grandes choſes. Regle générale : quand l'imagination charge un objet, elle eſt vicieuſe : quand elle l'anime, elle eſt utile : elle donne un corps aux idées, & les jette vivantes dans l'eſprit des lecteurs.

Les publiciſtes qui regnent aujourd'hui, doués d'une politique toute ſpéculative, ont formé une eſpece de ſecte myſtique, qui, comme toute fauſſe religion, a ſes dogmes ſuperſtitieux, ſon fanatiſme

persécuteur, son hypocrisie austere, & même son langage obscur & barbare. Leur imagination n'est pas féconde en figures, mais en chimeres. Leurs débats métaphysiques sur la constitution Françoise pourroient sembler aussi ridicules & aussi intolérants que les disputes sur la constitution Unigenitus. *Ils extravaguent sur les billets d'état, comme l'on extravaguoit alors sur les billets de confession ; en un mot, ils décomposent la langue, la raison & le gouvernement, pour se composer un empire.*

Celui qu'ils ont usurpé est très-étendu. Ils ont asservi à leurs opinions exagérées un peuple ardent qui les exagere encore. Si les effets n'en étoient pas terribles, les excès en paroîtroient divertissants. Ce seroit un spectacle vraiment comique de contempler tous ces prédicants-législateurs, qui, sans aucune notion politique, fondent des états qu'un souffle renverseroit, & qui, ne considérant ni les liaisons intérieures, ni les relations externes d'un gouvernement, font de la monarchie un systême idéal, & de la France, une planète isolée du reste du monde.

Tels on nous peint les Illuminés du Mont-Athos; tels on nous décrit les Pélerins des Croisades : les premiers, au milieu du jour le plus éclatant, ne voyoient que la lumiere bleue dont ils se croyoient environnés ; les seconds, pour délivrer leurs freres du joug Musulman, exterminoient tous les Fideles qui refusoient de les suivre.

Ces événements sont des leçons qui nous apprennent combien la mesure est nécessaire dans les principes politiques, & combien les idées extrêmes sont

contagieuses dans les révolutions populaires. Plus alors on s'écarte du but, plus on croit approcher de la perfection. Fiers de leur égarement, les esprits ne supportent aucun contradicteur ; ils ne souffrent pas même aucun conciliateur : c'est un torrent qui emporte jusqu'au pont qui communiquoit aux deux rives ; ou plutôt, ce sont des aveugles qui se servent de leur bâton pour repousser leurs guides.

Et que dire à une foule énergumene à qui toute modération est suspecte, & toute autorité, celle même de la renommée, odieuse ? N'entendez-vous pas avec quelle facilité ils blasphement les noms de Montesquieu, de Robertson, d'Hume, de Mably ! Il n'est pas question, disent-ils, de consulter les livres, mais de consulter les lumieres du dix-huitieme siecle ; comme si l'on pouvoit séparer les lumieres d'avec les livres qui les ont répandues ; comme si ces philosophes avoient écrit dans le quatorzieme siecle, ou comme si le dix-huitieme siecle ne commençoit que depuis trois mois.

Cette exagération, au reste, est un effet naturel d'une noble effervescence. Quand une liqueur généreuse fermente, elle s'échappe avec plus de force qu'une liqueur commune. Le mouvement qui nous emporte aujourd'hui, est dû en partie à des impulsions perfides, & en partie à des impressions sublimes ; quand on se précipite dans la liberté, on renverse jusqu'aux barrieres qui la protegent.

Mais, comme l'a observé un ministre attentif & profond, nous ne sommes parvenus, malgré notre impétuosité, que sur les bords du précipice. A Dieu

ne plaise que nous rétrogradions vers l'esclavage ! Mais nous pouvons, mais nous devons retourner au plutôt aux bornes immuables de la liberté légitime.

Le François a besoin d'enthousiasme pour se détacher des vieux préjugés, & à plus forte raison pour se détacher d'une erreur toute nouvelle. On ne sauroit imaginer jusqu'à quel point l'a exalté, l'a enflammé, l'a transfiguré, le noble espoir d'affranchir la nation. Mais il s'agit en ce moment de la libérer. Les contributions patriotiques sont plus pressantes, peut-être, que les armements. Elles sont aussi plus difficiles. L'orateur des subsides n'est pas aussi-bien écouté que celui des insurrections. Voilà pourquoi j'en ai choisi un accoutumé à tout obtenir. La nation, haranguant elle-même les citoyens, doublera, non leur richesse, mais leur zele. Je me suis fait catéchiste du peuple dans un autre ouvrage : dans celui-ci, je me fais son missionnaire.

Citoyens françois,

Je comprends ſous ce nom reſpectable & ceux d'entre vous que l'on accuſe d'être Ariſtocrates, & ceux que l'on ſoupçonne d'être Démocrates. Quels que ſoient les raiſons ou les prétextes qui vous diviſent, je viens vous réunir ; j'eſpere vous rallier : j'apporte un lien tout puiſſant, un lien irréſiſtible, celui de la néceſſité.

Le nom de Philippe ou de Xercès réconcilioit tous les partis de la Grece : le nom d'Annibal ou de Mithridate réconcilioit toutes les factions de Rome. Un nom plus effrayant doit étouffer toutes nos diſcordes & liguer tous nos intérêts, le nom ignominieux & conſternant de la banqueroute.

Ce n'eſt point dans les moments extrêmes du péril que le ſentiment a beſoin d'être entraîné par l'éloquence. Lorſqu'au milieu d'une nuit tranquille, l'airain ſonore des temples annonce à coups précipités les progrès d'un incendie, les citoyens éloignés accourent, les citoyens voiſins s'élancent pour arrêter la flamme. Lorſqu'au milieu d'une tempête maritime, le bruit du canon avertit au loin qu'un vaiſſeau eſt prêt à périr, tous les vaiſſeaux de la même nation, ceux même de l'ennemi, dirigent leurs voiles pour le ſauver. La France a donné le ſignal de la détreſſe. François, qui que vous ſoyez, c'eſt votre maiſon qui brûle, c'eſt votre navire qui menace naufrage!

Oui : ſi l'horrible banqueroute n'eſt pas prévenue, n'eſt pas repouſſée par les efforts de tous, vous ſerez tous accablés par elle. La fortune publique, en tom-

bant, endommageroit, mutileroit les fortunes particulieres qui croissent autour d'elle. Elles sont toutes dépendantes les unes des autres ; toutes sont liées au gouvernement ; toutes s'élevent ou s'abaissent avec les arts, le commerce & le crédit ; c'est un cercle de bonheur ou de malheur, dans lequel chaque ligne se touche & se répond du centre à la circonférence. Si la chûte arrivoit, le premier coup porteroit sur les classes industrieuses ; le second coup frapperoit sur les classes propriétaires, & le contre-coup écraseroit toute la partie indigente de la société.

Jetez un regard autour de vous ; voyez déja combien languissent toutes les conditions laborieuses, depuis que le trésor public est en souffrance. Voyez le talent sans emploi & la richesse en alarme, rompre l'alliance qui les unissoit : voyez les cités ouvrieres devenues presque oisives : voyez Marseille, Bordeaux, Lyon, soupirer leur ancienne opulence : voyez Paris ; la capitale des arts est au moment d'en être le tombeau. Ce ne sont pas les vils agioteurs, les créanciers tremblants, qui ont arrêté le mouvement vital de l'industrie & du commerce. C'est la méfiance universelle ; c'est la seule crainte de la banqueroute. Cette crainte seule a suspendu tous les travaux, obstrué toutes les communications, & produit une sorte d'apoplexie précursive de la mort. Par le premier symptome du mal, jugez de ce que seroit le mal à son comble.

Si cette expérience anticipée ne vous persuade pas encore, interrogez l'expérience commémorative des siecles passés. Interrogez l'Espagne ; elle ne s'est point relevée de la fameuse banqueroute de Philippe II. Tous les trésors du Mexique & du Pérou n'ont pu restaurer cette stagnante monarchie. L'expulsion des Maures, la défection des Bataves, l'inquisition des Moines, n'ont pas été pour elle une plaie plus incurable que cette catastrophe, & ce peuple, qui occupe

un si vaste espace sur le globe, semble, depuis ce moment, inaccessible aux arts des deux mondes. Philippe second a fait, des colonnes d'Hercule, les bornes où s'arrêtent la philosophie & la fécondité. (1)

Interrogez ensuite la France; elle a elle-même de tristes exemples à citer. La réduction frauduleuse des monnoies, le bannissement inhumain des juifs, la destruction parjure des templiers, ont été des banqueroutes partielles qui, dans des temps barbares, troublerent le cours de la fortune Françoise. Nous savons que lorsque la tyrannie, si mauvaise calculatrice, expolia le riche & industrieux Jacques Cœur, tout le commerce qu'il élevoit au berceau, retomba de l'enfance au néant. Nous savons qu'à cette époque des manufactures naissantes disparurent, & que les terres qu'elles faisoient fleurir, frappées de stérilité avec elles, perdirent la moitié de leur valeur. (2) Nous savons que la révolution fameuse, opérée par le systême de Law, quoiqu'infiniment moins étendue que ne le feroit celle qui nous menace, a été aussi ruineuse pour cet empire que la révocation de l'édit de Nantes; qu'elle a dévoré plus de trois cents mille familles; qu'elle a gangréné les mœurs de ce siecle; qu'elle a, par une longue & maligne corrosion, influé sur les disgraces & sur les fautes d'un regne tout entier. Ceux de nos

(1) L'Espagne, dit l'auteur des considérations sur les richesses, a long-temps ressemblé à ces Villes superbes des contes orientaux, où tout est pétrifié.

(2) Jacques Cœur avoit acquis de grandes richesses par le commerce; il étoit seigneur de quarante paroisses. Ayant été disgracié, on confisqua ses biens, & il fut condamné à une amende de quatre millions. Sa chûte entraîna celle de toutes les maisons de banque & de négoce qu'il avoit fondées, & l'intérêt de l'argent, qui étoit à dix pour cent, monta jusqu'à vingt.

vieillards qui ont pris naissance en ces jours de douleur & d'opprobre, tremblent, frissonnent encore des événements lugubres dont ils furent entretenus dans leur enfance. Le spectre de Law semble les poursuivre jusqu'à la tombe. (1)

Laisserons-nous à notre postérité les mêmes souvenirs odieux, les mêmes récits lamentables ? Deviendrons-nous les instruments coupables & les victimes malheureuses des plus horribles calamités ? Acheverons-nous dans les convulsions le siecle des lumieres ? Marquerons-nous en traits de sang l'ère de la liberté ?

Le signal de la banqueroute seroit celui du carnage. On verroit la capitale & les provinces en proie à tous les ravages, le commerce fuyant de toute part, l'abondance tarie, la subordination rompue. On verroit le trône investi, les temples dépouillés, les palais en flamme, les atteliers en poussiere. On verroit des millions d'artisans mendier en vain de l'emploi & de la subsistance, les instruments du travail changés en instruments de brigandage, des légions de pauvres devenues une armée d'assassins, les routes publiques fermées, les retraites solitaires assaillies, le riche imprévoyant poignardé sur son or. On verroit nos négociants bannis de tous les ports étrangers, nos négociateurs avilis dans toutes les cours de l'Europe, le nom François rayé de toutes les transactions, & diffamé dans toutes les bouches. Peut-être verroit-on, au premier bruit

(1) Dans l'effroyable secousse produite par le systême de Law, on vit en peu de jours les contrastes les plus extrêmes. Des actionnaires, devenus opulents tout de suite, faisoient chauffer des ragoûts avec des billets de banque. Une semaine après, les billets étant discrédités, ils mendioient de quoi vivre. Plus de dix mille ouvriers sortirent de Lyon, & se firent exterminer dans les bois & sur les grands chemins.

de notre chûte, s'élancer ſur nous tous les peuples environnants, qui épient d'un œil avide l'inſtant de notre diſſolution ; on les verroit peut-être, nouveaux conquérants, modernes Vandales, franchir inſolemment nos frontieres, inonder nos contrées, recueillir le fruit de nos diſcordes, anéantir celui de nos travaux, démembrer l'Empire François comme celui des Sarmates ou comme celui des Romains. Attila reparoîtroit au midi, Raoul au nord, Alaric au levant, Edouard ou Bedford à l'occident des Gaules.

Dans cette ſubverſion univerſelle, dans cette invaſion barbare, à quoi ſerviroit, je vous le demande, la magnifique légiſlation qui ſe prépare ? Veut-on organiſer des ruines ? Veut-on diſcipliner des cadavres ? Veut-on ſymmétriſer des tombeaux, & d'une conſtitution tardive faire une mélancolique & volumineuſe épitaphe ? (1)

Ah ! ſi nous voulons régénérer la France, ne laiſſons pas prolonger ſon agonie. Uniſſons-nous pour lui porter les ſecours les plus prompts ; le mal deviendroit irréparable & le remede tardif, ſi les finances de l'état demeuroient plus long-temps dans la paralyſie. Citoyens françois, voilà les déſaſtres qui vous menacent ; de prompts ſacrifices peuvent ſeuls vous ſauver.

Lorſqu'une longue ſéchereſſe a épuiſé des terres fécondes, l'agriculture altérée bénit juſqu'aux orages qui amenent des pluies ſalutaires. Nous avons invoqué de même la révolution, malgré toutes ſes tempêtes,

---

(1) L'inſurrection populaire qui exiſte aujourd'hui, cauſeroit infailliblement, s'il y avoit une banqueroute, ces convulſions horribles qui n'eurent pas lieu dans les banqueroutes précédentes. Les gardes bourgeoiſes ſeroient impuiſſantes contre un tel mouvement & ſeroient intéreſſées elles-mêmes à le favoriſer, car toute cette armée ſeroit compoſée ou d'artiſans ruinés, ou de rentiers dépouillés.

dans l'efpérance d'une meilleure deftinée. Le tonnerre fauveur n'auroit-il grondé fi long-tems fur nous que pour répandre la terreur ? Non, la profpérité va defcendre. Nous allons obtenir le prix de nos agitations ; nous allons refpirer le calme des airs épurés ; nous allons retrouver la richeffe qui nous fuyoit.

Le génie qui veille fur la France nous en indique les moyens. Il a fondé en même temps l'empire & le cœur françois, & il a efpéré les miracles du patriotifme. Travaillant de concert avec le miniftre, le corps légiflateur s'efforce de vaincre la fatalité par le dévouement ; & comptant fur vos vertus, il a prefcrit, il a réglé vos facrifices indifpenfables.

Le premier qu'il impofe n'eft point alarmant pour votre intérêt, & ne coûtera qu'à la vanité. C'eft elle feule qui fera dépouillée en cette oblation dont la valeur réelle eft affurée. La loi ne vous demande qu'une privation momentanée de ces métaux précieux que l'art a façonnés pour le luxe, & par lefquels il a diminué la fomme du numéraire fans augmenter celle des plaifirs.

Ce luxe, en fes déréglements bizarres, en fes débauches impolitiques (1), a été complice de tous nos défordres. Il doit expier fes crimes & les nôtres. Un des plus funeftes a été fon anglomanie : par elle il encourage les manufactures de nos rivaux ; par elle il décourage nos manufactures nationales ; par elle il fait, d'un traité de commerce, une calamité publique ; par elle il nous enleve le fceptre de l'induftrie ; par elle enfin il diminue l'exportation de nos ouvrages, & il augmente chaque jour celle de nos tréfors.

C'eft par-là, en grande partie, que notre numéraire a difparu. Les perceptions interrompues, l'im-

---

(1) Un homme d'efprit a défini le luxe, l'adultere de la fortune. En effet, il enrichit les familles bâtardes, & déshérite les familles légitimes de l'induftrie.

portation des bleds, l'émigration des riches, l'abſence des voyageurs, la fuite des capitaux étrangers que la méfiance emporte & ne rapporte pas, le diſcrédit de nos banques & de nos comptoirs, une année d'infortune, deux adminiſtrations dévorantes, vingt complots deſtructeurs, tous ces malheurs accumulés par le ſort, multipliés par l'imprudence, exagérés par l'imagination, groſſis par les journaux qui trompent l'Europe, ont mis le comble à la diſette & au déficit de notre numéraire. Une partie de ce qui nous en reſte, eſt enterrée par l'avarice, ou dépayſée par la vengeance.

La circulation des eſpeces eſt pour le corps politique ce qu'eſt pour les veines du corps humain la circulation du ſang ; ſans elle, toute faculté mouvante eſt ſans reſſort : tout languit, tout meurt ſans elle. Un numéraire fictif, un papier de confiance peut ſuppléer, il eſt vrai, la richeſſe réelle ; il peut même contribuer à la vélocité des échanges & à la magie des entrepriſes. Voilà pourquoi l'on peut dire que l'or propage la culture autant que le fer, & le papier autant que l'engrais. Mais cette richeſſe idéale demande toujours d'avoir pour voiſine & pour correſpondante la richeſſe réelle ; & la baguette enchantereſſe du crédit conſiſte à transformer ſans ceſſe le métal en papier & le papier en métal. Un peuple raſſaſié de papier & affamé d'or, ne peut vivre longtemps d'une pâture imaginaire. C'eſt alors que l'imagination effrayée ſe joint au beſoin, pour demander & redemander un aliment réel. Sans être réduits à cette diſette abſolue, nous éprouvons une véritable pénurie : pour la ſatisfaire, il nous faudroit, dans notre indigence induſtrieuſe, créer ou découvrir une mine féconde en or & en argent. Cette mine exiſte parmi nous.

Conſidérez, au milieu de vos temples, au ſein de vos demeures, dans les aſyles dépoſitaires de votre luxe, tout le métal précieux auquel des mains habiles

ont donné mille formes brillantes ; voilà le Pérou, le Brésil au centre de la France ; c'est-là où la patrie trouvera des filons d'or & des masses d'argent disponible.

De toutes les ostentations de magnificence, il n'en est point de plus inutile au bonheur, ni de plus contraire à l'économie politique que cette augmentation progressive de vaisselle & de bijoux variés par la mode & recherchés par la vanité. C'est en même temps un retranchement aux revenus, une insulte à la misere, un larcin à la circulation.

L'or, l'argent & le bronze ont été destinés à être les valeurs représentatives de toutes les choses commerçables. Ces signes abréviateurs des échanges & multiplicateurs des richesses, en circulant de main en main, vivifient le travail & alimentent l'industrie ; la main qui les touche devient active, la main qui les répand devient féconde. Mais sont-ils condamnés à n'être que les symboles du luxe, ils ne servent plus qu'à éblouir les regards, qu'à dorer l'orgueil, qu'à nourrir les arts frivoles en affamant les arts utiles. C'est détourner les sources de l'abondance, & les dissiper en canaux fastueux ou en jets-d'eau puérils. C'est proprement ce qui constitue cette portion anti-productive & anti-morale du luxe (1), le fruit de la vanité asiatique. C'est de l'Orient que les Grecs l'emprunterent. Rome l'apporta de ses conquêtes. L'Asie, où la nature prodigue aux hommes les

(1) Le luxe est l'emploi stérile des hommes & des matieres. Rien n'est avantageux que ce qui a pour objet la fécondité ; c'est la tendance invariable de la nature. Modifiant sans cesse tout ce qui existe, elle ne détruit que pour reproduire. La reproduction doit être l'objet de l'institution de toute société. La luxe modifie tout, mais ne reproduit rien ; il détruit même à grands frais ; & si on l'abandonnoit à son essor, une grande capitale représenteroit l'image d'un vaste océan où se promeneroient quelques baleines. *Considérations sur les richesses*, p. 113.

ſubſiſtances, a moins beſoin de mettre ſon or en circulation : elle peut l'entaſſer ſur ſes meubles ; mais l'Europe ne ſauroit diſtraire ainſi le cours de la richeſſe ſans s'expoſer au contraſte d'une folle magnificence & d'une honteuſe parcimonie. On voit ainſi, dans la faſtueuſe Italie, des égliſes ſuperbement parées & des fideles couverts de haillons. On y contemple de ſomptueux palais qu'habite la molleſſe & qu'environne la mendicité. A côté des ruines de l'antiquité, dont l'aſpect eſt ſi auguſte, on trouve, à chaque pas, les ruines de la pauvreté, dont le ſpectacle afflige & humilie. Le temps & le luxe rongent à l'envi cette contrée célebre.

Je ſais qu'au milieu d'un peuple opulent & nombreux, la richeſſe peut former des théſauriſations oiſives & des monuments ſtériles. Je ſais que des amas de métaux précieux, triſtement réduits à ne repréſenter que de pompeux ſimulacres, peuvent, dans le beſoin, retourner de la vanité à la circulation : mais ils n'y reviennent qu'après une déperdition immenſe. Une portion du métal s'eſt évanouie par l'uſage, & une portion de la valeur a été ſacrifiée à la mode & à la fantaiſie. Calculez, s'il eſt poſſible, cette déperdition continuelle, faite par l'Etat ; comparez ce que les arts néceſſaires & fonciers ont perdu, avec ce qu'ont gagné des arts frivoles ou moins importants ; vous trouverez un réſultat douloureux : vous verrez que la vaiſſelle & les bijoux, qui ſemblent enrichir les familles & les talents, appauvriſſent la population, l'agriculture & juſqu'aux métaux.

Voilà un dépôt infructueux, ou une heureuſe réſerve, que redemande aujourd'hui le numéraire ; voilà une pompe mal-entendue, que l'état veut convertir en richeſſe ſecourable. Ah ! ne lui diſputez pas un bien dont il ſera reconnoiſſant, même après l'avoir payé ! Sûrs d'en recevoir le prix effectif, ſacrifiez-en

la jouiſſance imaginaire ; vous n'y perdrez qu'une oſtentation inutile & même indécente. Eſt-ce dans le moment que la patrie eſt en deuil & le royaume en péril, eſt-ce dans le moment où vos concitoyens ſont dans la plus extrême indigence, que vous étalerez ſans pitié & ſans pudeur, les marques ſuperbes d'un faſte ruineux ?

Un Souverain, ami du peuple, des mœurs & des loix, vous a donné l'exemple. Son auguſte compagne s'eſt empreſſée de le ſuivre. Ce ſexe, à qui la nature enſeigne tous les ornements, & à qui la vertu perſuade tous les ſacrifices ; ce ſexe, qui porte juſqu'à l'oubli de ſoi-même tous les ſentiments généreux, s'eſt ſignalé dans ſon offrande patriotique : des femmes artiſtes ſont venues au milieu de l'Aſſemblée Nationale dépoſer les faux brillants de la beauté, & ſe montrer dans une parure nouvelle, dans celle de la piété romaine.

Quel exemple pour la piété chrétienne ! Pontifes des autels, le ſang ne coule plus dans les temples, mais le faſte les profane. Que fait, dans le ſanctuaire des vertus, cet or ſacrilege & cette pompe mondaine, qui ſemble là pour démentir l'évangile ? Eſt-ce ſur une croix d'or qu'expira le Chriſt ? Eſt-ce dans une coupe argentée qu'il verſa les larmes de la rédemption ? Les apôtres étoient-ils chargés de ce luxe maſſif qui défigure leurs ſtatues ? Etes-vous les gardiens des idoles, plutôt que les appuis des malheureux ? La véritable piété s'eſt fait entendre. Un prélat diſtingué, qui prêchoit l'aumône aux peuples, a prêché l'humanité aux égliſes. Perſuadé que la ſolemnité du culte ne conſiſte point dans les parures de l'orgueil ni dans les richeſſes matérielles, il a promis à l'état tous les trophées de la ſuperſtition. La religion a ratifié ſa promeſſe du haut des cieux. Elle a dit : vaſes brillants, flambeaux ciſelés, pierres pré-

cieuſes ;

cieuses, transformez-vous en pain ! *Lapides isti panes fiant* (1).

François ! résisterez-vous aux vœux de la religion ? résisterez-vous aux besoins de la patrie ? résisterez-vous aux exemples de la générosité ? Non, non : au premier cri de l'état, chaque citoyen s'est armé, & a repoussé jusqu'à la derniere ombre du despotisme : aux cris répétés de l'état, chaque citoyen, non moins héroïque, apportera la portion superflue de son opulence, pour ranimer par elle la richesse circulante. Arrivant de toute part, l'or & l'argent vont se fondre pour grossir le fleuve du numéraire, qui, reprenant son cours, & dirigé par une main économe & savante, fécondera cet empire qu'il sembloit abandonner.

L'ignorance dira : que peut, dans une disette immense, une ressource si bornée ! Mais si l'ignorance ne sait pas calculer, qu'elle ouvre du moins les yeux ; elle verra que l'argent ouvragé égale, surpasse peut-être en France, l'argent monnoyé. Elle peut juger aussi de l'immensité de l'ouvrage par la multiplicité des ouvriers. Elle peut en juger par la proportion de tous les revenus, dont on estime qu'une part annuelle se transforme en vaisselle & en bijoux. Elle peut en juger par l'étendue du luxe, qui embrasse toutes les conditions. Elle peut en juger, enfin, par la quantité d'avares qui réalisent, d'hommes fastueux qui veulent éblouir, & d'hommes vains qui veulent imiter (2).

---

(1) Les seules cloches des églises sont évaluées à un milliard. La plupart des temples de nos capitales ont d'immenses sonneries. On compte quarante-six mille paroisses villageoises, ayant chacune, une, deux, trois cloches. En fondant celles qui sont inutiles, on augmenteroit le numéraire ; on diminueroit le bruit ; & on auroit même un capital dont le revenu suppléeroit une partie des dîmes curiales.

(2) Un voyageur Anglois a observé qu'en France le capital de la vaisselle est proportionnellement beaucoup plus considé-

Venant à l'appui de l'ignorance, l'érudition ennemie dira : ſous Louis XIV & ſous Louis XV, la converſion ſubite de l'argent ſtérile en argent fécond, ne reſtitua pas au numéraire des ſommes conſidérables. J'en conviens : ſous le premier Roi, ce procédé économique produiſit douze millions, & ſous le ſecond, il en produiſit quinze ; mais ſous Louis XIV le luxe, giganteſque à ſa cour, n'exiſtoit preſque pas dans les provinces. Il gagna, de proche en proche, tout l'empire ſous Louis XV ; mais ſon miniſtre, en appellant le luxe à la ſubvention de l'état, fut contrarié dans cette opération ſalutaire par l'oppoſition fiſcale. Montmartel étoit l'ennemi de Silhouette, & il étoit le deſpote du crédit & le ſultan de la finance. Depuis cette époque, la magnificence mobiliaire s'eſt déployée ſans meſure, & le luxe en délire a voulu tout métamorphoſer (1). Ajoutez que ſous l'un & l'autre regne, l'eſprit public étoit dans l'abaiſſement. Vos aïeux, quoique magnanimes, étoient bien éloignés de cette électricité nationale dont vous reſſentez la vive commotion. C'étoit d'illuſtres eſclaves qui tenoient à de brillants colifichets, & qui les déroboient à l'avidité de leurs maîtres. La noble

rable que celui d'aucune autre nation. Il l'évalue à un ſervice d'argent par tête, ce qui ſeroit une ſomme de plus de 650 millions. Dans Paris ſeul, la fabrication de la vaiſſelle occupe quinze mille individus. On y compte douze cents maîtres Orfevres, dont trois cents fabricants, & neuf cents marchands. On fait monter à quatre mille ceux des ouvriers qui travaillent pour leur compte. On évalue à 50 millions le capital annuel que la fabrication emploie. Parmi les matieres d'argent qu'elle fond, on compte pour 24 millions de piaſtres neuves. On ne peut que gémir de voir un ſi puiſſant germe de proſpérité publique auſſi triſtement enfoui. *Opinion d'un Créancier de l'Etat, par M. Claviere.*

(1) Les Directeurs de la Monnoie nous apprennent que l'argenterie eſt plus que doublée depuis 1759.

liberté a brisé un sceptre de fer, & repaîtri des cœurs d'argille. L'apothéose du despotisme est abolie, & avec elle expire la déité changeante des glorioles & des frivolités.

Jalouse de la révolution, la mauvaise foi s'écrie : de quoi servira un nouveau numéraire ? ne tournera-t-il pas au profit des nations qui l'emportent sur nous dans la balance commerciale & dans le change pécuniaire ? Chaque plat envoyé à la monnoie de Paris, ne sera-t-il pas un plat envoyé à Londres ? Logique banqueroutiere : car, si vous devez à l'Angleterre, ne faut-il pas vous acquitter avec elle, & rétablir ainsi le change & la balance ? Voulez-vous être pauvre pour vous dispenser de payer ? Logique non moins imprévoyante : en effet, pourquoi votre or déserte-t-il vers les rivaux de votre commerce ? parce que vous manquez d'or pour rendre la prépondérance à vos manufactures. Hâtez-vous de battre monnoie. Ayez de quoi stipendier vos artistes, & vous cesserez de soudoyer les artistes anglois. L'argent, malgré tous les liens, s'échappe vers les climats où tout abonde. Il refluera vers le vôtre, aussi-tôt que vous rappellerez l'abondance. La pauvreté rend Paris tributaire de Londres : la richesse va rendre Londres vassal de Paris. Ce ne fut ni Turenne, ni Luxembourg, ni Villars qui affranchirent Louis XIV de l'Angleterre industrieuse, ce fut Colbert.

Voulez-vous accélérer votre indépendance du commerce étranger, imitez l'Amérique septentrionale. La premiere victoire qu'elle remporta sur l'Angleterre, fut de renoncer à toutes les marchandises qui en arrivoient. Cette résolution vigoureuse lui conserva ce qui lui restoit de numéraire. Seriez-vous incapables de ce régime prohibitif volontaire ? aimez-vous mieux rester captifs de l'industrie angloise, que fideles à la vôtre ? François, Françoises, songez que chaque parure étrangere dont vous êtes revêtus, dépouille

vos artiſtes. L'Angleterre deviendra-t-elle pour nous ce que l'Inde a toujours été, un abyme où s'écoule notre or? Ainſi les métaux d'Amérique ne font que paſſer dans l'Europe, & vont s'engouffrer dans l'Aſie (1).

Le zele que j'ai voulu réveiller s'éleve ici contre moi. Il m'accuſe de condamner au déſœuvrement la claſſe nombreuſe des orfevres & des bijoutiers. Mais qui ne voit que le défaut de circulation numéraire arrête ſeul en ce moment leur induſtrie? Qui ne ſait que la proſpérité publique fera renaître leurs travaux avec elle? En attendant, combien d'autres branches d'induſtrie vont devenir fécondes! Au lieu de façonner l'or & l'argent, les arts vont façonner des minéraux vulgaires, & les revêtir de feuilles d'or & d'argent. Cette manufacture imitatrice pourra toute ſeule entretenir un peuple d'ouvriers. Celles de porcelaine & de faïance reprendront auſſi un grand accroiſſement : au lieu d'une mine on exploitera une carriere (2).

La méfiance, adverſaire implacable, aveugle à toutes les lumieres, & ſourde à toutes les raiſons, eſſaie de

---

(1) Dans la controverſe qui s'eſt élevée ſur le privilege excluſif de la Compagnie des Indes, on a négligé la queſtion la plus importante, ſavoir : *Quelle eſt la maniere de faire ce commerce qui exportera le moins de numéraire*, ou, ce qui revient au même, *qui détournera le moins de métaux qui doivent entrer dans le royaume par l'effet des autres commerces?* Si c'eſt la liberté indéfinie, il n'y a plus à balancer, il faut lui livrer le commerce des Grandes-Indes.

Opinion d'un Créancier de l'Etat.

(2) Les riches qui voudroient avoir une vaiſſelle magnifique qui n'ôtât rien à la circulation de l'or & de l'argent, pourroient avoir recours à un métal auxiliaire & mi-parti des deux autres. C'eſt la platine. Elle n'eſt pas auſſi ductile, mais elle eſt auſſi brillante & plus ſolide que l'argent. L'Eſpagne eſt ſeule en poſſeſſion des mines qui renferment ce nouveau métal. Nos liaiſons avec cette puiſſance nous faciliteroient une reſſource, ou plutôt une nouveauté ſéduiſante.

me combattre encore. Penſez-vous, me dit-elle, que les poſſeſſeurs de vaiſſelle, pour qui cet objet forme une perſpective contre les beſoins imprévus, conſentent à l'échanger contre des billets d'Etat qui, peut-être, ne ſeront jamais réaliſés ? Crainte irréfléchie ! La France eſt-elle inſolvable ? Crainte injurieuſe à l'honneur françois ! Quoi ! la patrie frauderoit ſes bienfaiteurs ? Crainte offenſante pour l'Aſſemblée Nationale ! Les billets d'Etat, donnés en échange de la vaiſſelle, furent tous acquittés ſous Louis XV, ſous la ſimple garantie miniſtérielle ; & ils ne le ſeroient pas ſous Louis XVI, ſous la garantie ſolemnelle de la liberté ? Crainte ſordide, qui, pour retenir une parcelle de ſa richeſſe, renonceroit à une grande utilité générale, & même à un grand avantage particulier. Une portion morte de l'opulence, reſſuſcitée pour chacun, ranimera toutes les fortunes. Il en eſt peu qui ne ſoient obſtruées. Un nouveau courant débarraſſera les gênes du moment. Une circulation plus facile facilitera toutes les conſommations. Les écrains ſeront dégarnis, mais les greniers ſeront plus abondants. Les tables ſeront moins ornées, mais elles ſeront mieux ſervies. Les temples, les palais perdront une décoration théatrale ; mais les comptoirs gagneront une activité productive, & les fermes une fécondité réparatrice.

Ce n'eſt donc pas expoſer ſon argent, & encore moins le perdre ; c'eſt l'avancer avec fruit, & le placer avec avantage. Ce que j'ai appellé un ſacrifice, n'eſt donc qu'un prêt également utile au citoyen & à la patrie, qu'un bienfait réverſible ſur chaque bienfaiteur.

Le véritable ſacrifice, celui qui eſt fait pour vous honorer, celui qui doit racheter l'Etat, peuple généreux, le voici : c'eſt la nouvelle part, c'eſt la portion conſidérable, mais momentanée, que l'on demande, que l'on commande à tous les revenus. En l'impoſant à chaque françois, l'Aſſemblée Nationale a conſulté la néceſſité publique ; elle a ſuivi le plan de la ſageſſe ;

elle s'eſt ſouvenue de ſon engagement ſolemnel & de ſa miſſion primitive. Quel a été le motif primordial de ſa convocation ? Quel a été le poids irréſiſtible qui a écraſé tous les obſtacles ſemés ſur ſa route ? Quel a été l'inſtrument qui a changé les baſes de ſon exiſtence, & renverſé celles d'une ariſtocratie juſque-là inébranlable ? C'eſt le *deficit*, c'eſt le ſpectre menaçant de la banqueroute, debout à côté du trône, intimidant la cour ; ameutant le peuple, domtant l'armée, & forçant le ſceptre à plier devant la loi. Voilà le créateur, & pour ainſi dire le magicien, qui a rappellé de la tombe, & replacé ſur le char de triomphe l'Aſſemblée Nationale. Auſſi, le premier uſage qu'elle a fait de ſa puiſſance, a été de mettre la dette de l'Etat *ſous la ſauve-garde de l'honneur & de la loyauté françoiſe*. Cette expreſſion de ſentiment & de juſtice eſt un contrat ſigné par tous les repréſentants d'un peuple fidele. Il ne peut être violé ce contrat généreux, ſans que l'élite des françois n'en devienne l'opprobre, & ſans que le corps des légiſlateurs ne paroiſſe une ſociété de parjures. Cependant, ce ſerment n'a pas ſuffi pour raſſurer les créanciers de l'Etat ; il n'a pas ſuffi pour ramener le crédit fugitif & la confiance égarée. C'eſt qu'une promeſſe qui dépend des mouvements de toute une nation, ſemble toujours incertaine, pendant que cette nation eſt agitée & flottante. C'eſt que l'on attend le retour de l'ordre public, avant que d'y attacher le reſte de ſa fortune. A côté des promeſſes, à côté des ſerments, à côté des paroles les plus auguſtes, il faut donc placer des baſes dont l'étendue & la ſolidité répondent aux engagements. La ſeule, peut-être, capable de remplir cet intervalle immenſe qui ſe trouve entre la recette & la dépenſe, entre la confiance & la terreur, c'eſt celle qu'a propoſée le Miniſtre, c'eſt celle qu'a décrétée l'Aſſemblée.

Citoyens François, vous avez paru cependant

effrayés au ſeul nom de cette impoſition nouvelle. La croyez-vous inuſitée ? Deux fois la Hollande en a fait une ſalutaire épreuve, elle s'eſt rédimée, elle s'eſt régénérée deux fois de cette maniere ſubite. La croyez-vous trop prompte ? Elle ſe diviſe en pluſieurs années, afin d'en faciliter l'accompliſſement, & d'en adoucir la charge. La croyez-vous exorbitante ? Comparez l'étendue du danger avec celle du ſacrifice, & vous trouverez ce dernier bien borné. La croyez-vous déplacée en ce moment ? Evaluez les bénéfices de toutes les réformes actuelles, évaluez tous les autres impôts dont vous vous êtes libérés, & vous verrez que le moment des affranchiſſements marque le moment des efforts. La croyez-vous inégalement répartie ? Elle atteint toutes les fortunes ; elle embraſſe toutes les conditions ; elle puiſe également dans le porte-feuille du millionnaire, dans le champ du cultivateur & dans l'attelier de l'artiſte ; elle a pour cadaſtre la conſcience, & pour dénombrement la population. En connoiſſez-vous une autre qui puiſſe la remplacer ? Toutes celles qu'on a imaginées avant celle-là, ont montré des inconvénients qui les ont fait proſcrire. Enfin, croyez-vous que l'on puiſſe, ou s'en paſſer, ou la différer encore ? Si elle eſt retardée, la France périclite ; ſi elle ne réuſſit pas, la France eſt perdue. En deux mots, cet expédient eſt néceſſaire. Cet expédient eſt unique ; il doit donc être accueilli avec ſoumiſſion : que dis-je ? il doit être accepté avec reconnoiſſance.

Que penſer donc de ces eſprits déſapprobateurs & réfractaires qui, non contents de ſe détacher de l'intérêt public, veulent en détacher tous leurs concitoyens ; qui diſſimulent la néceſſité ; qui exagerent la charge ; qui, au lieu d'allumer leur zele au feu du patriotiſme, s'efforcent de l'éteindre dans tous les cœurs ?

Je diſtingue ces eſprits diſſidents en trois claſſes. La premiere renferme tous ceux qui, dépourvus de

logique, ne peuvent appercevoir les rapports exiſtants de près ou de loin entre toutes les fortunes.

Que nous importe le crédit ? Les aveugles ! ignorent-ils que le crédit n'eſt que la confiance ; que ſans elle la probité même ne peut contracter, ni la fortune fleurir ? Ignorent-ils que le crédit ſeul repréſente l'avenir & multiplie le préſent ; qu'il rapproche les diſtances ; qu'il applanit les difficultés ; qu'il féconde juſqu'à la diſette ? Ignorent-ils que la plus vaſte richeſſe ne peut exécuter qu'en petit, & que le crédit ſeul travaille en grand ? Sans lui l'Angleterre ne ſeroit qu'une iſle commune ; l'Amérique libre, un continent eſclave ; la Hollande un marais ; Geneve un hameau ; les cantons les plus floriſſants de Suiſſe des rocs ſtériles. Voyez nos ſuperbes cités : depuis que le crédit les abandonne, la famine les aſſiege.

Que nous importe, diſent-ils, que la capitale & les capitaliſtes périſſent ? Les inſenſés ! Ils conſiderent les propriétés, & ils ne conſiderent pas les conſommations. Ils veulent ſoutenir, ils veulent rehauſſer la valeur de leurs biens, & ils conſentent à diminuer & à ruiner les acheteurs. Ils parlent de population, & ils tuent de ſang-froid deux cent, trois cent mille familles qui en font vivre un million ou deux. Ils parlent de commerce & d'opulence, & ils déchirent les relations du commerce, & ils deſſechent les ſources de l'opulence. Schmit a fort bien comparé une banqueroute à une ſource perdue. Cette perte, dit-il, appauvrit non-ſeulement le lieu originaire d'où partoit la ſource, mais tous ceux qu'elle arroſoit dans ſon cours. Vous ſacrifiez ſans remords la capitale & les capitaliſtes ! Mais avec eux tombera toute la monarchie. Vous coupez le pont de la correſpondance. Vous abattez le lieu d'obſervation. Vous détruiſez l'entrepôt univerſel d'où partent tous les ſecours, d'où refluent toutes les richeſſes, foibles quand elles ſont éparſes, toutes puiſſantes dès qu'elles ſont réunies. Réduite à

elle-même, chaque province s'épuisera au moindre effort, & implorera en vain les provinces voisines qui craindroient de s'épuiser comme elle. La vaste circonférence de vos frontieres ne pourra plus se défendre par une force proportionnelle. Ce port de Brest, ce port de Toulon qui aujourd'hui peuvent dominer l'océan & la méditerranée, domineroient à peine leur rade. Notre navigation, au lieu de partager l'empire de Neptune, embrasseroit à peine ses côtes maritimes. Enfin, il en est d'une banqueroute comme d'un tremblement de terre, qui, par des souterrains inconnus & des passages rapides, renverse à-la-fois les villes & les villages les plus éloignés, & dans un seul instant fait chanceler tout un royaume.

La seconde classe est composée de ceux qui ne manquent pas de logique, mais qui, privés de justice & de générosité, veulent bien recueillir leur part des bénéfices publics, mais refusent d'y contribuer de la leur; c'est le brigandage de l'égoïsme. Quelques-uns le cachent sous le voile de la pauvreté; d'autres sous le masque de la philosophie; d'autres l'étalent avec impudence. De faux cosmopolites osent ainsi apostasier du patriotisme; au moment de servir leur nation, ils l'abjurent. Transfuges & pirates tour-à-tour, ils laissent périr le vaisseau de l'Etat après l'avoir pillé. Ces monstres heureusement sont en petit nombre. Le cœur françois, l'honneur françois n'ont point de semblables, n'ont point de rivaux dans l'univers.

Citoyens françois, quelle que soit votre profession, vous avez fait vœu de patriotisme : il vous engage aux sacrifices généreux. Souvenez-vous de ceux que firent vos ancêtres pour la délivrance de François I[er], pour celle du roi Jean, pour celle de Charles VII; l'amour de la patrie seroit-il moins passionné que l'amour des rois, & l'esprit républicain seroit-il moins grand que l'esprit chevaleresque? Souvenez-vous des promesses qu'ont faites, qu'ont répétées vos parlements,

vos communes, votre clergé, votre nobleſſe. Sire, diſoient-ils au Roi, aſſemblez votre nation, & tout ſon ſang, & tous ſes tréſors couleront pour vous. En vous affranchiſſant du joug de l'eſclavage, vous êtes reſtés liés à celui de l'honneur. Oui, la nation françoiſe paiera ſa liberté auſſi noblement qu'elle l'a conquiſe. L'eſclave affranchi par ſon maître, conſerve toujours un eſprit ſervile; mais l'eſclave affranchi par lui-même, exalte tous ſes ſentiments, agrandit toutes ſes idées. Ne craignons donc pas, en cette époque brillante & vigoureuſe, les précautions avares, les retenues perfides, les miſérables aſtuces des temps efféminés & corrompus. Eſpérons au contraire la franchiſe & l'affluence de l'émulation. Tout le monde ſe fait pauvre quand il faut donner à la tyrannie, tout le monde ſe croit riche quand il faut donner à la liberté. Chaque préſent ſemble alors un *ex voto* ſuſpendu dans le temple de la patrie.

Il eſt une troiſieme claſſe de contradicteurs, dont j'évitois preſque de parler, de peur de m'abandonner à l'indignation, ou de combattre des fantômes. On dit qu'il exiſte parmi vous, ô citoyens françois! des génies malfaiſants, qui ſement en tout lieu la méfiance & la diſcorde;

Qui dirigent, du ſein des ténebres, les complots, les ravages;

Qui, placés ſur des hauteurs inacceſſibles, ainſi qu'on peint les négromans, contemplent d'un œil voluptueux & féroce, les orages qu'ils ne ceſſent de ſuſciter;

De qui la voix tonnante invoque le crédit, & le conſterne & l'atterre;

Qui attachent aux principes le fil de leurs trames;

Qui diſſolvent tous les nœuds, & n'en laiſſent refaire aucun.

Par qui le Peuple eſt réduit aux révoltes pour tout travail, & aux fureurs pour toute ſubſiſtance;

Qui portent l'incendie dans toutes les parties de l'adminiſtration, & ſonnent le tocſin contr'elle;

Qui voudroient faire de la France un royaume ſans Roi, ſans miniſtres, ſans tribunaux, ſans armées, ſans tréſor;

Qui ont tué le deſpotiſme, pour en hériter;

Qui ont affranchi l'Imprimerie, pour l'aſſocier à leurs vengeances;

De qui la plume acharnée boit le ſang & l'impoſture;

Qui conjurent la diffamation des meilleurs citoyens & la ruine de l'état;

Qui, par une contremarche ſouterraine, arrêtent ſans ceſſe la marche de la réforme & de la légiſlation;

Qui, par des exploſions combinées, font une ruine à chaque fondation;

Qui, comme Arimane, corrompent chaque germe de bien au moment qu'il ſe développe.

On dit que ces génies malfaiſants exiſtent; on dit qu'ils exiſtent dans le ſanctuaire même de la légiſlation; on dit qu'ils appuient ſur elle le levier des complots pour ſoulever toute la France; on dit qu'ils portent, en même temps, la toge ſénatoriale, la hache des licteurs, & les poiſons de la ſatyre; on dit . . . . . . ; mais non, de pareils hommes n'exiſtent pas; l'imagination effrayée ou le reſſentiment exagérateur, ont ſeuls forgé ces démons inviſibles & invraiſemblables.

On s'eſt rappellé ces conjurés atroces, qui ont enſanglanté les ſiecles paſſés; on les a confondus avec ces génies indépendants, ſi communs en France, à qui tout fait ombrage, & qui craignent ſans ceſſe de retomber ſous le joug de l'opinion ou de l'autorité.

Qu'ils ſe raſſurent; qu'ils ſe repoſent ſur l'œil vigilant de nos légiſlateurs; qu'ils ſe confient à la ſageſſe providentielle d'un miniſtre chéri; qu'ils

dédaignent, comme lui, la calomnie. Elle aſſiege vainement le laboratoire du juſte ; tranquille ſur lui-même, agité pour nous ſeuls, il acheve en ſilence les plans réparateurs de l'ordre public. Secondons ſes efforts magnanimes. Joignons-nous à lui pour rallier le peuple à l'intérêt public ; proclamons des ſacrifices néceſſaires. Diſons aux ſacrificateurs qui ſe préſentent : vos offrandes ne ſeront plus dévorées par l'Ariſtocratie ; elles retomberont en bienfaits ſur vous ; les beaux jours de la France vont renaître ; un ſiecle de merveilles ſe prépare. Eſprits turbulents, n'étouffez pas nos deſtinées ; riches avares, ne diſputez pas la rançon d'un empire. Vos libéralités réunies vont ſauver les générations préſentes, & allaiter en quelque ſorte les générations futures.

REMARQUES

SUR QUELQUES ARTICLES IMPORTANTS.

Ire.

LE miniſtre a demandé un décret pour le rétabliſſement de l'ordre public. Ceux qui vivent des déſordres, s'affligeront s'il l'obtient. Pour peu que l'on tarde, il deviendra impraticable. L'anarchie des diſtricts, l'empire des orateurs, les convulſions de la populace ne permettront plus d'autre remede qu'une guerre civile. La déclaration de cette guerre commencera par le manifeſte de la famine. La circulation des bleds eſt devenue auſſi difficile que celle du numéraire ; les fermiers veulent la liberté ; les villes exercent la violence ; le gouvernement, rendu ſimple ſpectateur, ne peut intervenir que pour payer ; on le déſarme & on l'épuiſe en même-temps. Le

manque d'autorité, le manque d'argent, le manque de bled, quelles ſources de révolutions!

I Iᵉ.

La France, en ce moment, ſemble, comme l'Eſpagne, hors du chemin des autres nations. Nos troubles écartent les étrangers. La littérature & les ſciences ſont devenues des étrangeres en quelque ſorte. On diroit qu'elles ont fui avec les princes; on ne s'attendoit pas à cette liaiſon ſi peu naturelle. Le fait eſt que la folle politique & la diſcorde ayant tourné toutes les têtes, il ne reſte pas de place aux idées tranquilles. On voit par-tout des drapeaux flottants, & le peuple ne s'apperçoit pas qu'il fait la guerre aux arts. Qui reconnoîtroit, en voyant les François d'aujourd'hui, qui reconnoîtroit cette nation réputée ſi ſociable & ſi légere! En calculant tout ce que nous perdons par la diſparition des voyageurs étrangers, par l'émigration de nos exilés volontaires, & par la ceſſation preſque abſolue de notre commerce bibliographe, nous trouverons que cela équivaut à la perte d'une grande province; la haine ne regrette pas cette province, mais la raiſon, la ſaine politique & le bon goût deſireroient la reconquérir. J'oſe faire une queſtion, ou propoſer un doute qui ne doit pas être ſuſpect de la part d'un philoſophe: quels ont été les plus beaux jours, de ceux de Sylla ou de ceux d'Auguſte?

I I Iᵉ.

L'ariſtocratie ſemble l'élément de la France. Celle des nobles & des prêtres a dominé pendant pluſieurs ſiecles; depuis un temps, celle des magiſtrats ſembloit vouloir tout envahir; celle de la bourgeoiſie regne aujourd'hui, & n'eſt pas moins envahiſſante;

mais ſi elle n'eſt pas plus modérée, ſon regne ſera court, & ſon invaſion ne ſera pas impunie. Ne vous y trompez pas, le peuple n'eſt attaché qu'artificiellement à la bourgeoiſie; il n'a ſecondé ſon inſurrection que dans l'eſpérance d'être mieux. Il aſpire à un degré de bonheur dont il eſt digne, mais qu'il eſt impoſſible de lui procurer tout de ſuite. Lorſqu'il verra que ſon ſort n'eſt preſque pas changé, que la bourgeoiſie a tout pris pour elle, il n'aura que deux partis à prendre, ou d'envahir toutes les propriétés, ou de s'attacher aux grands propriétaires, & ceux-ci ſe ſerviront bien vîte de ſon retour pour rétablir leur deſpotiſme. Ainſi viendront & reviendront toutes les viciſſitudes, juſqu'à ce que chacun ait ſa part. Le ſage Shéridan l'a obſervé: la part de chacun eſt le ſeul lien durable qui attache chacun au gouvernement. Un miniſtre non moins ſage l'a obſervé de même. L'Angleterre, dit-il, a joui pendant un ſiecle d'une proſpérité non interrompue; leur conſtitution a trouvé le véritable accord de tous les intérêts exiſtants; elle fait le contentement du monarque, celui des grands & celui du peuple.

I Ve.

L'eſprit républicain eſt admirable pour exécuter de grandes choſes; mais il n'eſt pas auſſi habile à les prévoir. Toujours en action, toujours en mouvement, toujours en diſpute, il ne peut ſe recueillir pour combiner les cauſes, & préſager les conſéquences. Voilà ce qui a fait, de la Grece, un théatre toujours animé & toujours changeant. La république Romaine, quoiqu'agitée, a été plus conſtante. C'eſt qu'elle avoit un corps politique, deſtiné particuliérement à prévoir; une aſſemblée permanente, qui étoit pour ainſi dire la garde ſurveillante du deſtin. Son ſénat contemploit, du haut du capitole, la

marche des événements : c'étoit, ſi j'oſe ainſi parler, un obſervatoire placé ſur les confins du préſent, du paſſé & de l'avenir. Un corps prévoyant, voilà, ſous le nom d'adminiſtration, ou de conſeil, ou de ſénat, ou de municipalité, ce qui eſt eſſentiel à la ſtabilité d'un état quelconque, & ſur-tout d'une vaſte monarchie dans laquelle les événements naiſſent de ſi loin, & grandiſſent ſi vîte.

V^e^.

La royauté, qui, ſoumiſe à la loi, eſt une Divinité tutélaire, inſpiroit autrefois une ſorte d'idolâtrie. En ôtant la ſuperſtition du mot, on a ôté la religion de la choſe. Non contents de la rabaiſſer, d'ombrageux démocrates voudroient, ainſi que ſous la premiere race de nos Rois, la ravaler au-deſſous de la mairie. Ce n'eſt pas la licence, c'eſt la crapule de la liberté. On s'eſt enivré d'illuſions groſſieres juſqu'à méconnoître, juſqu'à diſputer, juſqu'à calomnier la ſanction royale. Conſidérons, de ſang raſſis, la progreſſion effrayante de nos conquêtes. Nous ne demandions d'abord qu'à voter librement l'impôt national. Nous avons exigé enſuite une juſte part à la légiſlation commune. Nous avons obtenu, preſque ſans l'eſpérer, la double repréſentation. Nous avons emporté, non ſans de grands combats, la délibération par tête. Depuis ce moment, chaque pas a été un triomphe pour nous ; mais ſi nous ne ſavons pas borner ou régler nos victoires, nous détruirons nos propres avantages. La diſtribution des trois pouvoirs peut ſeule les conſerver en les circonſcrivant. Mais, aujourd'hui, le pouvoir légiſlatif eſt diſſéminé en cent mille aſſemblées diſcordantes ; le pouvoir exécutif eſt éparpillé en cent mille corporations militaires ; le pouvoir judiciaire eſt par-tout immobile, ou par-tout abuſif. On dit que c'eſt le paſſage du

désordre à l'ordre ; moi, j'ai peur que tout ne se brise dans ce passage. Ce qu'il importe, avant tout, de raffermir & de rasseoir, c'est le pouvoir exécutif. L'autorité sans loi est un monstre dévorant; la loi sans autorité, un impuissant fantôme. L'autorité est nécessaire pour protéger même la liberté. Si le pouvoir exécutif ne reprend pas tout son ressort & toute son activité, la législation nouvelle sera troublée par tous les ordres dissidents, & les législateurs eux-mêmes, de retour en province, seront exposés à toutes les vengeances.

V Ie.

Warwick se faisoit nommer le défaiseur de rois. Nous avons des gens qui voudroient défaire les rois & les réputations. Ils les attaquent avec une rage merveilleuse. Ils voudroient faire tomber, non-seulement les noms, mais les têtes. N'ont-ils pas tenté, à plusieurs reprises, de faire proscrire, par une tourbe énergumene, M. de la Fayette, M. Bailly & M. Mounier ?

M. de la Fayette a exercé son épée & son ame en Amérique. Wasington & Francklin semblent avoir trempé son esprit dans le leur. Il n'a jamais fait une faute dans les circonstances les plus embarrassantes, ni manqué une occasion dans les temps favorables. Il a cette intrépidité calme que le tumulte ne déconcerte point, & qui pacifie le tumulte. Tant qu'il se montrera au peuple, on soulevera en vain le peuple contre lui.

M. Bailly, sans apprentissage, est devenu un homme d'état. Il a ce sens supérieur qui est toujours à sa place dans les positions même les plus neuves. Il est un de ces hommes rares, qui s'élevent & qui se soutiennent d'eux-mêmes. Son génie disponible s'étend aux plus vastes objets, & se plie aux convenances les plus justes.

O

O fatalité des disputes! ce même M. Mounier, qui a, pour ainsi dire, préludé à la liberté françoise en rompant les fers d'une province, est accusé aujourd'hui d'en forger pour la nation entiere. Et pourquoi? Parce qu'il voudroit, en délivrant la monarchie, maintenir le monarque; parce qu'appuyé sur des principes invariables, il n'a point erré d'opinion en opinion, ni gravi d'excès en excès; parce qu'enfin il redoute la licence de tous, autant que la licence d'un seul. M. Mounier a eu le courage d'attaquer le despotisme quand il régnoit; il n'a point la lâcheté de l'outrager dans sa tombe; il a l'audace de prédire les suites funestes de l'invasion démocratique; il a l'héroïsme d'y résister, au péril d'en être écrasé lui-même: il fut le premier athlete de la liberté politique, & il est résolu d'en être le premier martyr. Ses deux crimes si punissables, sont un peu de respect pour la royauté, & un peu d'estime pour le gouvernement anglois.

VIIe.

Un millionnaire anglois disoit: « Si toutes mes » richesses étoient converties en deux lingots d'or, » j'en confierois volontiers un à M. Pitt, & l'autre » à M. Necker. » Nous ferions tous la même chose. Mais qui de nous voudroit confier je ne dis pas un lingot, mais un écu, aux ennemis de ces deux ministres?

Ceux de M. Necker, quoiqu'implacables, lui pardonnoient, lorsqu'il se réfugioit dans les Alpes avec son génie & sa conscience; mais il est retombé dans leur disgrace, aussi-tôt qu'il a regagné la route de Versailles & la confiance du monarque. Ils essaient, contre sa vertu, des traits qui n'arrivent pas jusqu'à elle, mais qui arrivent jusqu'au peuple. Ils ne cessent d'improuver sa doctrine, sans avoir pu encore la

réfuter. Ils mettent tout leur esprit à obscurcir son génie. La haine qu'on a pour les ministres fait seule écouter celle qu'ils ont contre lui. L'opinion publique l'a porté en triomphe jusqu'au pied du trône; & là, elle semble quelquefois l'abandonner à ses injustes censeurs. Je suis plus courageux qu'elle. Séparant l'homme de la place, je l'ai célébré, quoiqu'il fût ministre. Au milieu des factions changeantes, j'ai eu l'audace de la constance & de l'impartialité. De la constance, oui, me dira-t-on; mais non de l'impartialité: vous avez montré, au contraire, un acharnement d'admiration, non-seulement partial, mais indiscret: professant, en tout lieu, un enthousiasme aveugle, vous êtes allé débiter le panégyrique de votre héros, jusque dans les cavernes de la haine, & jusque dans les masures de la folie: vous avez attiré sur lui le torrent des injures, & vous n'avez su en repousser aucune: toutes les objections que l'on vous a faites, sont restées sans réponses. Voyons ces objections.

On reproche à M. Necker d'avoir assemblé les Notables: valoit-il mieux assembler les Etats-Généraux de 1614, que tous les parlements venoient d'invoquer? Valoit-il mieux assembler toutes les factions, déja établies, avant d'avoir essayé de les concilier; toutes les obscurités qui se répandoient, avant d'avoir essayé de les éclaircir; toutes les matieres effervescentes qui alloient faire explosion, avant d'avoir essayé de les neutraliser? Sa sagesse prévoyoit cette explosion terrible; sa sagesse n'a pu la prévenir; nulle combinaison politique ne pouvoit l'éviter; des retards pouvoient du moins sauver quelques débris: la précipitation auroit tout abattu. On provoqua les disputes du préjugé pour disposer les esprits aux oracles de la raison. Est-ce une faute d'avoir compté sur le bon sens d'une nation éclairée?

On reproche à M. Necker d'avoir accordé la dou-

ble repréfentation, & d'avoir, par elle, interverti l'ordre monarchique. Mais le feul adverfaire qui ait écrit contre lui avec talent & fans fureur, M. l'Evêque de Blois, convient que ce bienfait, tant vanté par les uns, ou cette faute tant relevée par les autres, n'eft ni une faute, ni un bienfait, puifque, dans tous les Etats-Généraux des temps paffés, les Communes ont toujours envoyé une députation double de celle qui leur étoit affignée. Qu'a donc fait M. Necker ? Il a tourné en loi une jufte proportion qui étoit tournée en abus. Je dis plus, quand les Communes n'auroient élu que cent députés, ces cent députés, choifis dans la fermentation & arrivés dans la tempête, auroient fuffi, par leur réfiftance perfonnelle, & par la réaction nationale, pour opérer tout feuls la révolution que les fix cents députés ont faite. Ainfi, l'inculpation faite à M. Necker eft en même temps une injuftice & une méprife. On croit que le principe des mouvements extrêmes qui nous agitent, eft au milieu de l'Affemblée Nationale : point du tout ; l'affemblée n'eft que la caufe feconde : la caufe premiere eft dans la nation. En effet, eft-ce le poids de quelques orateurs qui nous entraîne ? Non, mais le poids de douze fiecles d'oppreffion : la révolution étoit faite dans les ames, avant qu'elle fût faite dans l'état.

On reproche à M. Necker de n'avoir pas, en accordant la double repréfentation, accordé en même temps la délibération par tête. On ne réfléchit pas que ce jugement auroit paru alors un defpotifme miniftériel. Ne falloit-il pas laiffer cette liberté intacte à la nation affemblée ? Ne falloit-il pas laiffer cette incertitude falutaire aux deux ordres mécontents ? Sans cela, n'auroient-ils pas refufé de nommer des repréfentants ? Tous les parlements du royaume n'auroient-ils pas fecondé leur réfiftance ? Les troubles furvenus à ce fujet, à l'ouverture de l'affemblée, auroient précédé

l'aſſemblée, & l'auroient empêchée peut-être : on auroit eu des calamités générales, & l'on n'auroit pas eu des Etats-Généraux. La prudence & la juſtice, en temporiſant, ont donc amené les trois ordres à faire, d'eux-mêmes, une réunion impoſſible autrement.

On reproche à M. Necker d'avoir manqué de caractere, & d'avoir chancelé entre les partis oppoſés, au lieu de les dominer tous. Mais il n'avoit d'autre miſſion, il ne pouvoit exercer d'autre autorité que celle de médiateur équitable, de modérateur patient. La liberté auroit-elle voulu d'un Richelieu ou d'un Cromwel ? M. Necker a été entre les ariſtocrates & les démocrates, ce que le chancelier de l'Hôpital a été entre les catholiques & les proteſtants, utile à la concorde, ſuſpect à la paſſion, odieux à la cour & aux cabales. Ajoutez que ſes bons deſſeins manquoient d'appuis capables de les ſoutenir. La plupart des miniſtres s'efforçoient au contraire de le renverſer lui-même. Ils y parvinrent ; & c'eſt alors que l'Aſſemblée Nationale diſtingua le cœur de M. Necker à travers le nuage des cours.

Le nuage des cours n'eſt pas encore tout-à-fait diſſipé. On eſſaie même de répandre des nuages plus épais dans l'imagination des peuples. Des ennemis apoſtés, des amis apoſtats ont jeté des bruits défavorables ſur l'intégrité du miniſtre. On a parlé d'agiotage, de monopole, de manœuvres ſur les bleds. La populace des halles a mépriſé elle-même la populace des impoſteurs.

On reproche à M. Necker d'avoir manqué de plan & d'inventions pour les finances. A-t-on oublié qu'à ſon avénement le tréſor royal étoit dans le néant, & le crédit dans le tombeau ? Pouvoit-il créer la richeſſe publique, comme Dieu créa le monde, avec une parole ? Devoit-il dire : que l'or ſe faſſe, & l'or a été fait ? *Fiat lux, & lux facta eſt* : étoit-il un alchy-

miſte, un minéralogiſte? Que pouvoit-il en un mot, ſi ce n'eſt ménager, cultiver, diſtribuer avec ordre le dernier filet d'or ou le dernier filon d'argent échappé à ſes prédéceſſeurs, donner au temps la latitude néceſſaire, & à la fatalité le cours inévitable; laiſſer croître, laiſſer mûrir une moiſſon nouvelle, & non la recueillir en herbe? Eſt-ce dans un moment de diſcrédit, que l'on auroit pu haſarder un ſyſtême de finance dont les préliminaires n'auroient ſervi qu'à exciter les frondeurs, dont les incertitudes n'auroient fait qu'alarmer les méfiants? Toute opération nouvelle en finance exige ou le réveil du crédit, ou le ſommeil des ſoupçons. Ce n'eſt pas au fort d'une tempête, qu'on peut changer le mécaniſme d'un vaiſſeau.

On reproche à M. Necker la ſurſéance prolongée de la caiſſe d'eſcompte. Après la défaite de Chéronée, l'orateur le plus ſage de la Grece fit paſſer une loi pour armer les eſclaves. L'orateur le plus véhément intenta un procès ſur cette loi odieuſe aux Athéniens. L'accuſé ne répondit que ces mots: *Ce n'eſt pas moi qui ai tracé la loi, c'eſt l'épée de Philippe.* (1) A l'épée de Philippe on oppoſe la baguette d'Armide. M. de Calonne, a-t-on dit, placé dans une circonſtance pareille, reſſuſcita, comme par enchantement, le crédit, en ouvrant hardiment la caiſſe. Mais peut-on comparer deux époques ſi différentes? Celle où le déficit étoit encore un monſtre ignoré, & celle où il étoit connu, exagéré dans toute l'Europe; celle où la confiance n'étoit que bleſſée légérement, & celle où elle étoit bleſſée à mort; celle enfin où la caiſſe n'étoit aſſiégée que par des créanciers, & celle où elle étoit aſſaillie par des conſpirateurs? (2)

---

(1) Longin, Traité du ſublime, page 189.

(2) Voyez l'ouvrage qui vient de paroître, ſous le titre d'*Origine de la caiſſe d'eſcompte*, *&c.* C'eſt une réfutation

On reproche à M. Necker les emprunts. Qui ſont ceux qui l'accuſent des emprunts faits pendant la guerre ? Des miniſtres qui ont emprunté dans un temps de paix ; des courtiſans qui ne veulent pas qu'on emprunte, ni qu'on impoſe, ni qu'on réforme, & qui veulent qu'on paie. Après avoir blâmé ſes emprunts d'autrefois, ces hommes inconſéquents blâment ſes taxes d'aujourd'hui : comment, diſent-ils, M. Necker n'a d'autre ſecret pour libérer l'état que de le taxer ? Ces gens-là admirent M. Necker plus qu'ils ne croient, car ils exigent de lui l'impoſſible ; ou plutôt ils voudroient le déshonorer en le réduiſant à la banqueroute.

On reproche enfin à M. Necker ſon orgueil. Cet orgueil eſt celui de la proſpérité vertueuſe, celui de l'adverſité intrépide, celui des travaux importants & utiles, celui de l'héroïſme ſimple & déſintéreſſé : je le ſouhaite à tous ſes adverſaires. Ils me repliqueront : Et vous qui l'exaltez, êtes-vous ſans intérêt ? Non ; je reconnois franchement que je m'intéreſſe à tout le bien qu'il fait & à toutes les vérités qu'il enſeigne. Je préleve ſur cela deux grandes parts pour moi ; le bonheur d'être inſtruit, & le charme d'être ému.

Je réſume cette longue remarque. On reproche à M. Necker tout ce qui ne dépend pas de lui. Lorſqu'une révolution eſt dirigée par un grand homme, elle s'arrête à la borne de ſes principes ; mais lorſqu'elle eſt conduite par un corps nombreux, elle ſuit, à travers les événements, la marche des paſſions ou celle des opinions tumultuaires. La mé-

---

ſavante & complette de tout ce que l'on a écrit & récrit contre cette banque de ſecours, fondée par M. Turgot, ſoutenue par M. Necker, & attaquée par des écrivains auxquels on peut appliquer ce vers de la Fontaine :

Quittez-moi cette ſerpe, inſtrument de dommage.

taphyſique, la vanité, l'ambition, la vengeance, ſe diſputent alors un état. La métaphyſique voudroit en faire un roman, la vanité un théatre, l'ambition un champ de bataille, la vengeance un déſert.

ADDITION ſur la journée du 6 octobre.

Cet écrit venoit d'être imprimé à la hâte, lorſque l'imprudence de quelques hommes de la cour a occaſionné une nouvelle tempête populaire. Ce n'eſt pas à moi d'excuſer les fautes de l'ariſtocratie, ni de condamner les inſurrections du patriotiſme. Je me bornerai à deux obſervations, l'une ſur les orateurs qui ameutent la multitude, l'autre ſur les faux bruits que les différents partis répandent. Les orateurs, chaſſés du palais-royal par la vigilance municipale, ſe ſont réfugiés dans une forteresſe imprénable, les halles. Les faux bruits qui juſqu'ici ne circuloient que dans les ténebres, retentiſſent dans des journaux publics. Leurs menſonges ſe détruiſent, il eſt vrai, le lendemain, mais ils ont produit l'erreur & quelquefois l'émeute de la veille. Un événement à double face, moitié effrayant, moitié conſolant, va, ſelon toute apparence, anéantir ou affoiblir du moins le double danger des orateurs & des faux bruits. C'eſt l'enlévement que Paris a fait de Verſailles. Verſailles, quoique peu éloigné de Paris, ſembloit quelquefois en être à cent mille lieues. Les récits les plus invraiſemblables, les complots les plus chimériques étoient crus ſur la foi de la calomnie. On ne prenoit pas la peine de rien vérifier. Le ſéjour du Roi, de la famille royale, des miniſtres & de l'aſſemblée légiſlative, rapproché de nous, va mettre ſous nos yeux tous les mouvements que chacun repréſentoit comme il vouloit à notre crédulité. La réſidence

royale à Paris rétablira, en quelque sorte, la royauté & la capitale; la royauté, en lui donnant pour témoin & pour garde le peuple lui-même; & la capitale, en y rappellant, avec la confiance & la paix, la richesse, le crédit, le commerce, les arts & les plaisirs. Car, quelque admirable constitution que l'on donne à un état, il n'aura rien s'il n'a pas le bonheur. L'image même du bonheur est capable quelquefois de maintenir l'ordre public. Une capitale sur-tout, telle que Paris, ne pourroit subsister dans le trouble & la défiance. La liberté doit être un meilleur ordre de choses, & non le désordre de tout. O Paris! si l'anarchie & la terreur ne cessent pas dans tes murs, n'espere plus te relever jamais. Tu étois un colosse d'or, & tu seras à peine un colosse de boue! Une foule immense de propriétaires, une foule innombrable de voyageurs, en se séparant de toi, te relégueroient dans ton enceinte, & te détacheroient & de la France & de l'Europe. J'ai déja prophétisé ton sort; mais je révoque une prédiction si noire, depuis l'arrivée de ton Monarque. J'ignore si l'ivresse publique m'exalte moi-même, mais je regarde le retour du Roi à Paris, comme le retour de tous les biens, & comme une résurrection de la monarchie.

Punissons les auteurs de nos désastres par le spectacle de l'ordre renaissant. Sans doute ils espéroient que la journée du 6 commenceroit la guerre civile. Ils se repaissoient dans leur idée du sang le plus précieux & des ruines les plus vastes. Le peuple, crédule à ses instigateurs, mais animé par de meilleurs principes, a entendu la voix de l'humanité. L'armée municipale s'est souvenue qu'elle étoit conduite par un héros, armé pour les citoyens, & non pour les rebelles. Le souverain, pere facile & juste, a mieux aimé suivre ses enfants avec bonté, que les repousser par la force. La fidélité

françoiſe a éclaté au travers de la plus aveugle impétuoſité. Le triomphe de l'amour ne laiſſoit pas appercevoir celui de la violence. On paroiſſoit éloigner un prince de ſes ennemis, & non de ſa cour. On ſembloit transférer l'idole du peuple & non l'enlever. Roi vertueux & chéri, vous voilà au milieu de nous, entre deux familles, celle de votre nom que l'on aime, & celle de vos ſujets que vous aimez. Vous voilà plus près de nos regards, &, par-là, plus près de nos cœurs. Vous voilà réinſtallé dans ce palais qu'habitoit Henri IV. Le château de Verſailles réveille des ſouvenirs alarmants. L'eſpérance ſemble aſſiſe aux barrieres du Louvre. Là échoueront enfin les perturbateurs de la France. De-là ſera proclamée cette conſtitution qui ſera pour nous un monument bien plus auguſte que cette colonnade tant vantée & juſqu'ici déſerte. C'eſt-là que le peuple s'accoutumera à révérer & à chérir tout ce qui vous appartient.

Peuple François ! ſouffrez que je vous parle à cœur ouvert. J'ai défendu le premier la cauſe de la liberté ; je mourrai dans ce ſentiment ; je voudrois le communiquer au monde entier ; mais ce ſentiment peut-il être utile aux hommes s'il eſt ſans regle ?

La liberté des citoyens conſiſte-t-elle dans la domination inſolente de tous ?

La liberté de l'état conſiſte-t-elle dans la diſſolution de tous les pouvoirs ?

La liberté du commerce conſiſte-t-elle dans la violation de toutes les loix commerciales ?

La liberté de la preſſe conſiſte-t-elle dans le déchaînement de tous les libelliſtes ?

Ecoutez ces libelliſtes incendiaires :

Au nom de la Nation, ils vous ſoulevent contre l'Aſſemblée Nationale.

Au nom de la Nation, ils vous ſoulevent contre le plus humain des Monarques & le plus ſage des miniſtres.

Au nom de la Nation, ils vous ſoulevent contre les repréſentants de la commune, que vous avez choiſis vous-mêmes pour les fonctions les plus importantes à votre ſûreté.

Au nom de la Nation, ils vous ſoulevent contre les meilleurs citoyens, pour vous aſſervir à leurs opinions, pour devenir eux-mêmes vos deſpotes, pour former enfin l'ariſtocratie la plus dangereuſe & la plus exécrable, celle des ſcribes & des janiſſaires.

O vous, qui repréſentez la Nation véritable, membres fideles du corps légiſlatif, permettez que je vous adreſſe avec reſpect ma derniere parole! Vous avez été les ſpectateurs conſternés d'une ſcene ſans exemple, & qui pouvoit devenir une tragédie ſans égale. Reconnoiſſez, par cet événement, combien la loi, le ſceptre, votre ſûreté & la nôtre ont beſoin d'une autorité puiſſante. Cette autorité ſans frein s'eſt détruite par ſes excès. La liberté ſans borne ſe détruiroit de même par des excès non moins funeſtes.